

CHAPITRE PREMIER

Où notre héros se voit confier une mission indéfinie et une autre qui l'est beaucoup moins

Lorsqu'il arriva devant la façade austère de l'immeuble bourgeois qui abritait la société d'études et de recherches ésotériques et métapsychiques (la SEREM pour les initiés), Jonathan consulta sa montre et constata qu'il avait plus de dix minutes d'avance sur l'heure de son rendez-vous avec le directeur de l'institution qui l'employait. Il avait largement le temps d'aller prendre un café. Et il se réjouissait d'avance de l'entendre proférer doctement un «l'exactitude est la politesse des rois», qui ranimait invariablement en lui la flamme républicaine.

Un peu plus loin sur le boulevard, s'ouvrait une petite rue qui abritait un café sobrement intitulé La Taverne. Et ce nom n'était pas usurpé. Le tavernier n'avait pas joué la carte du formica, des néons ravageurs et de la modernité. Bien au contraire, pénétrer dans l'établissement donnait l'impression d'effectuer un voyage dans le temps. Jonathan, il ne savait pas trop pourquoi, imaginait qu'un Cartouche n'y aurait pas été dépaycé par les tables de bois brut patiné et lustré, les bancs à dossier, les grosses bougies plantées sur des chandeliers pour qui voulaient les allumer (un éclairage électrique assurait par ailleurs une légère pénombre). Seule la machine à café derrière le comptoir fleurait son vingtième siècle, comme d'ailleurs les marques des bouteilles d'alcools divers qui s'alignaient sur une étagère au-dessus d'elle.

Jonathan aimait le sentiment de pénétrer dans un havre qui le saisissait à chaque fois qu'il poussait la porte de l'établissement.

Le patron, qui trônait derrière le comptoir, avait une trogne de pirate. Jonathan, qui l'avait baptisé secrètement pour lui-même Long John, trouvait qu'il eût fait un modèle idéal pour un artiste chargé d'illustrer «L'île au trésor». Il avait du mal à lui imaginer un passé paisible de cabaretier. Il lui inventait, au gré de ses lectures, une carrière d'aventurier, chercheur d'un trésor de pirate chinois dans les Philippines, patron d'un sloop sillonnant les mers du Sud d'archipel en archipel ou scaphandrier fouillant des épaves encroûtées de coraux sous la menace de squales furtifs.

Jonathan alla s'installer dans une des alcôves qui ceinturaient la salle après avoir annoncé sa commande. Le patron la lui apporta d'une démarche chaloupée. Jonathan aimait l'atmosphère paisible et secrète du lieu que ne troublaient nul juke-box ou billard électrique. Mais son propriétaire devait être un ami des arts si on en jugeait par les gravures extraites des volumes du «Tour du Monde» qui, discrètement, le décoraient et lui donnaient un certain cachet exotique.

Que lui voulait donc son directeur ? Le message téléphonique de sa secrétaire qui l'avait joint en toute fin de matinée, avait été, comme à l'habitude, concis, d'une brièveté qui ne livrait aucune information quant à la raison de sa convocation : «Rendez-vous dans le bureau du directeur à quatorze heures quinze pour une affaire urgente».

Urgente; c'était toujours pour des affaires urgentes qu'il était fait appel à lui. Il travaillait — mais était-ce là le mot qui convenait ? — comme enquêteur pour la Société d'études et de recherches ésotériques et métapsychiques. On l'envoyait à droite et à gauche sur le territoire national pour mener des investigations dans des affaires qu'il avait classé en quelques grandes catégories : OVNI et “ils sont parmi nous”, maisons hantées et poltergeists, apparitions de fantômes, tables tournantes et médiums, sabbats et cultes bizarres. Bref dans les cas d'événements mystérieux qui se présentaient comme des défis à la raison mais qui se révélaient au bout du compte, dans la plupart des cas, bien anodins sous le microscope de l'observateur averti et lucide qu'il était devenu après quelques années d'apprentissage.

En buvant son café à petites gorgées, Jonathan n'essaya même pas d'esquisser la moindre conjecture sur la nature de la mission qui allait le requérir. A quoi bon tirer des plans sur la comète ? Il le saurait vite

et, d'ailleurs, il était temps de se rendre à son rendez-vous. Une dernière lampée et un salut de la tête au Long John Silver accoudé nonchalamment derrière son bar, le regard perdu dans l'eau émeraude de quelque lagon ignoré et il gagna le boulevard.

Sans s'arrêter de taper à la machine, la secrétaire de la SEREM, qui répondait au prénom de Yolanda -elle insistait sur le a final pour bien marquer qu'elle le devait sans doute à des parents cinéphiles ou à une mère fan de Fred Astaire — lui dit simplement : «Il vous attend», mais son petit sourire amusé montrait bien qu'elle n'était pas dupe des petites manœuvres dilatoires de Jonathan.

Il frappa à la poste du bureau et entra. Il refermait la porte alors que retentissait l'inévitable «L'exactitude est la politesse des rois». En se retournant pour faire face à celui qui venait d'être fidèle à sa légende, Jonathan arborait une expression neutre dénuée de toute malice.

Le directeur de la SEREM était un petit homme dans la soixantaine aux cheveux gris coupés courts et au regard vif qui n'avait que rarement besoin de lunettes, assis derrière un volumineux bureau couvert de dossiers qui laissait vierge un sous-main sur lequel reposait un stylo à plume.

— Asseyez-vous. Je marquerai d'une pierre blanche le jour où vous vous présenterez à un rendez-vous à l'heure expressément convenue.

Mais le ton n'était pas acerbe, ni même résigné. Et Jonathan savait très bien que le directeur le considérait comme un excellent enquêteur. Il se garda bien d'annoncer une quelconque excuse et attendit la suite.

Le directeur fouilla sur son bureau, extirpa d'une pile de courrier un télégramme.

— Nous avons reçu ce matin de notre correspondant à Reims un télégramme que je vous lis : «Événements sidérants à Reims. Envoyez votre meilleur enquêteur». Je vous savais disponible. Je vous envoie à Reims voir de quoi il retourne. Notre correspondant rémois est quelqu'un de fiable qui ne ferait appel à nous que pour des affaires sortant de l'ordinaire et de ses compétences. Qui sont avérées, ajouta-t-il après avoir marqué un bref silence. C'est un sacré personnage, poursuivit-il d'un air appréciateur. Haut en couleurs et aux activités multiples. Il préside l'amicale des chasseurs d'OVNI de Champagne-Ardenne, édite un fanzine fortéen qui jouit d'une bonne réputation dans les milieux concernés et livre un combat sans merci contre ce qu'il appelle les escrocs de l'irrationnel.

Il tendit à Jonathan un bout de papier.

— Je vous ai inscrit son adresse et son numéro de téléphone. Yolanda vous a déjà retenu une chambre d'hôtel. Vous partez pour Reims dès ce soir. Prenez contact avec lui et enquêtez sur ces «événements sidérants» qui ont étonné l'insidérable M. Forcier.

Jonathan prit le morceau de papier qu'il rangea aussitôt dans une des poches de sa veste et allait se lever quand le directeur reprit

— Et puisque vous allez à Reims, profitez-en pour enquêter sur une toute autre chose.

Il se tourna vers la bibliothèque qui se trouvait juste derrière lui et en tira un volume qu'il ouvrit à l'endroit d'où dépassait un marque-page.

— Renseignez-vous sur ce qu'est devenu la collection du docteur Octave Guelliot dont parle Arnold Van Gennep dans le numéro du *Mercur de France* du premier juin 1910. Le musée ethnographique local, auquel Van Gennep fait allusion semble avoir disparu, sans doute à cause de la grande guerre. Je possède l'opuscule que le bon docteur a consacré aux pâtisseries populaires et qui m'incite à la curiosité. Dénichez, je vous prie, quelque information sur ce qui est advenu à ses collections. Je vous en saurai gré.

Jonathan acquiesça d'un bref mouvement de tête. La passion du directeur pour le folklore, les arts et les traditions populaires ne pouvait être ignorée de ceux qui fréquentaient son bureau. La bibliothèque située derrière lui ne contenait aucun ouvrage ou revue ésotérique. Ils étaient confinés dans celles qui ornaient les autres murs à l'exception de celui qui donnait par une grande fenêtre sur le boulevard. Non, celle-là arborait les collections de la *Revue des arts et traditions populaires* ou de *Mélusine*, les reliures toilées rouges de la collection des littératures populaires des éditions Maisonneuve et Larose, ceux de la collection des Contes et chansons populaires de l'éditeur Ernest Leroux, et ceux brochés de la collection des contes merveilleux des provinces de France des éditions Erasme. Et bien sûr le fameux et volumineux catalogue de Paul Delarue et Marie-Louise Ténèze.

Non, nul visiteur ne pouvait ignorer, à moins d'être affligé d'une myopie prononcée, le goût du maître de céans pour les littératures orales et les légendes de terroir.

Jonathan se leva et prit congé en se demandant dans son for intérieur laquelle de ces deux missions serait la plus facile à remplir.